

[Accueil](#) / [Culture](#) / [Livres](#)

Roman

«Le Gardien» de Doon Arbus, cauchemar maison

Premier roman hanté et malin de la fille aînée de Diane Arbus.



Doon Arbus. (Richard Avedon/Richard Avedon Foundation)

par [Thomas Stélandre](#)

publié le 8 janvier 2022 à 1h59

Sorti en 2020 aux Etats-Unis, *le Gardien* est le premier roman de Doon Arbus, 76 ans, fille aînée de la [photographe américaine Diane Arbus](#) (1923-1971). On mentirait en affirmant que cette filiation n'est pas ce qui attire en premier lieu le chaland, d'autant plus qu'au recto le volume promet une plongée dans la «*maison-musée*» d'un collectionneur dont l'héritage est entretenu par un gardien «*au sens le plus féroce et le plus sauvage du terme*». Doon Arbus étant l'exécutrice testamentaire de sa mère, il n'en faut pas plus au lecteur désormais ferré pour supposer le texte métaphorique et se réjouir à l'avance d'une analyse œdipienne : le livre est ouvert – et, dirait-on, le piège refermé. Nous voilà captifs, un peu comme Hansel et Gretel appâtés par les sucreries dans la forêt de cette rentrée d'hiver. S'enfuir ? Pas si simple. Les règles sont fixées par le personnage éponyme à la façon d'un pacte : «*Eh bien, vous allez être autorisés à quitter les lieux, mais pour sortir d'ici il faudra que vous laissiez quelque chose derrière vous. [...] Sortir devrait coûter au moins aussi cher qu'entrer, vous ne pensez pas ? Alors allons-y, qui commence ? Faites-moi une offre.*»

Une verrerie placée en haut de l'escalier explose

Ils sont neuf à visiter l'ancienne résidence du philosophe, chimiste et collectionneur tous azimuts Charles A. Morgan. Vingt-cinq ans plus tôt, le «*gardien*» maison («*caretaker*» en anglais, à la fois concierge et aide à domicile) a posé sa candidature pour préserver l'héritage de cet homme-ombre qui laisse derrière lui une veuve et un monceau d'objets hétéroclites. Depuis, deux fois par jour, l'hôte conduit les curieux en petits groupes dans les couloirs de la fondation. «*Il est ici uniquement pour que vive le mort. C'est devenu une tâche dévorante. Son travail n'est jamais terminé.*» La routine se voit compromise une première fois lorsqu'une verrerie placée en haut de l'escalier et «*ressemblant à un chou feuillu d'environ douze centimètres de diamètre*» explose comme si elle avait «*épuisé le temps limité qui lui était imparti sur Terre*». Plus tard – on y revient –, le gardien sans histoire accueille le public dans le costume trois-pièces du Dr Morgan, celui «*dans lequel il est mort*». Le guide s'avérerait-il l'un de «*ces fous tragiques que l'on rencontre dans les reportages à sensation*» ? Pour sortir et s'en sortir – c'est le jeu –, chacun devra donc abandonner quelque chose de soi, s'en délester.

Malin, ce *Gardien* prompt et chic donne le change : on pense à Shirley Jackson ou Henry James plus qu'à l'illustre mère de l'autrice. Certes pour l'inquiétante étrangeté à résidence, mais aussi car de ces pages émerge une écriture. Phrases nouvelles, images, comparaisons : ici, on déballe un

linceul couche après couche «*comme on démembre un oiseau en origami*» et les cheveux apparaissent «*incolores comme l'aile d'un papillon*». Doon Arbus, par ailleurs l'une des plumes du *new journalism* dans les années 1960, ne pouvait pas rêver meilleur passeur que Christian Garcin pour sa traduction.

Doon Arbus, *le Gardien*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christian Garcin. Rivages, 176 pp., 18 € (ebook : 13,99 €).